La personne derrière le personnage.

Richard Preschel



Je remercie Hélène Dufour pour la correction du manuscrit.

Introduction

> *“... j’ai pris grand soin de ne pas tourner en dérision les actions humaines, de ne pas les déplorer ni les maudire, mais de les comprendre.”*
> **Spinoza – *Traité de l’autorité politique I:IV***

Il était possédé ou obsédé par de telles convictions fanatiques au point où il était victime de ses propres croyances. Il était antisémite depuis sa plus tendre enfance ou du moins depuis l'âge de la puberté. Il était végétarien et abstème.

Ces traits décrivent son **personnage**, l’image publique qu’il voulait donner de lui, la façon dont il voulait être perçu.

Le sujet de ce petit essai est sa **personne**, l’homme réel derrière l’image:

Il était opportuniste et pragmatique, comme le sont tous les politiques qui parviennent à se hisser au sommet du pouvoir. Il était corrompu, il volait et pratiquait la fraude fiscale. La subornation était sa méthode préférée pour s’acheter et s’assurer les loyautés. Il n’est devenu antisémite qu’à l’âge de 30 ans. Avant cet âge, il passait pour philosemite. Il aimait manger de la viande, avec une faiblesse toute particulière pour le gibier, il buvait du vin et de la bière. Il était hypocondriaque et gardait toujours à sa portée un oncologue juif. Il était un junkie, chroniquement accroché à des drogues psychotropes, en particulier, la cocaïne et la méthamphétamine. Il idolâtrait sa propre personne et était principal apôtre du culte de sa personnalité. Il se croyait le plus grand homme ayant jamais vécu.

Psychopathie et Narcissisme

Genèse de sa psychopathie

La psychopathie est un trouble de la personnalité qui se caractérise par un manque d'empathie et de remords, une affectivité superficielle, une aisance verbale, une habileté dans la manipulation psychologique et de la cruauté.

Il avait tous ces traits. C'était à l'évidence un psychopathe. Sans prétendre expliquer l'étiologie de la psychopathie en général, les causes de sa pathologie sont claires et remontent à son enfance et même aux premiers jours de sa vie.

Deux ans avant sa naissance, sa mère avait perdu trois enfants. *« La mort régnait dans la maison parentale »* (Longerich / Matussek et al.). Sa mère vivait la souffrance profonde du deuil, aggravé par le manque de soutien de son époux, de 23 ans son aîné et très porté sur la bouteille. Incapable de s'investir émotionnellement dans le nouveau-né, elle assura le **service minimum** en matière de devoirs maternels. C'est-à-dire, qu'elle le nourrit et lui dispensa des soins mais ne lui donna pas d'affection.

Les conséquences de cette prise en charge minimale furent décrites par des psychanalystes qui observèrent des enfants, confiés à des soignants professionnels, hébergés dans des hôpitaux, des centres de soins, ou autres institutions. Bowlby (1951) a appelé cela **privation maternelle** et Spitz (1945) parle d'**hospitalisme**. Ces enfants sont émotionnellement sous-développés. Bowlby a qualifié de « manque d'attachement » cette incapacité à créer des liens émotionnels que nous retrouvons dans la personnalité du futur dictateur. L'historien Longerich (ibid.) a décrit ce trait de personnalité comme *« un manque évident de sentiments envers les autres »* (offenkundige Gefühllosigkeit im Umgang mit Anderen).

Genèse de son narcissisme

Lorsque qu'il atteint l'âge de 6 et que sa mère constata qu'il était en bonne santé et qu'il avait des fortes chances de survie, son comportement maternel subit un revirement total. Elle prit conscience de ses manquements envers son fils et par un mécanisme de compensation elle se mit à l'entourer d'un amour exagéré et à l'adorer comme s'il était un dieu.

Cette étrange combinaison, de privation d'amour materne dans les premières années de sa vie et d'amour maternel exagéré à partir de la troisième enfance et l'adolescence, façonnèrent la personnalité du futur dictateur, dont l'insensibilité envers les autres, conjuguée à un amour exagéré de soi-même, sont les traits les plus marquants.

Une carrière de peintre contrariée

Sa psychopathie l'a également empêché d'accéder à une formation artistique. Dans leurs réponses au test de Rorschach, les psychopathes semblent souvent incapables de fournir des réponses de contenu humain autres que les plus simples ou les plus courantes, ou leurs réponses de ce type donnent l'impression d'être perturbées. (Ephraim, communication personnelle).

Ses peintures avaient principalement pour objet des bâtiments et des paysages.

Il tenta à deux reprises, à 18 et 19 ans, de se faire admettre à l'Académie des Arts de Vienne.

Lorsqu'il échoue à son premier examen en 1907, le professeur Christian Griepenkerl déclare que ses peintures *« manquent de têtes »* (zu wenig Köpfe). Il réessaye l'année suivante, face à un nouvel échec, il demande un entretien avec le directeur de l'Académie, le professeur Siegmund L'Allemand, et lui a montré son portfolio de peintures. Après les avoir examinées, L'Allemand lui a dit qu'il lui manquait une dimension humaine, ses œuvres mettent trop l'accent sur les paysages et les bâtiments. Le professeur est frappé par le fait que ses œuvres ne sont pas vivantes. L'Allemand lui dit que ses compétences techniques sont *« irréprochables »* mais qu'elles ont davantage trait à l'architecture qu'à la peinture.

Hélas, il n'a pas le baccalauréat indispensable pour étudier l'architecture. (Redlich / Ulrich)

Antisémitisme

Le trait le plus énigmatique et létal de sa personnalité est son antisémitisme radical, extrême et violent.

La psychologie et l'historiographie populaires laissent croire que cette haine féroce surgit à un stade précoce de sa vie, dans son enfance ou à l'adolescence. Ceci est faux.

« L'antisémitisme précoce » est un mythe qu'il a inventé et transcrit en 1923 dans « Mein Kampf » et que ses principaux biographes (Bullock, Fest et Kershaw) ont pris pour argent comptant. Sebastian Haffner (1978) a écrit : *« Son principe fondateur le plus primitif et profond s'est formé pendant son séjour à Vienne... l'antisémitisme apparaît comme sa toute première croyance. Dès le début, il le porte comme le bossu porte sa bosse. »*

En fait, il ne devient antisémite que relativement tard, en 1919 à l'âge de 30 ans, lors de son entrée en politique, ensuite à l'effondrement des *« Révolutions Allemandes »*.

Avant 1919

Pour ce qui concerne ses rapports avec les Juifs avant 1919, les historiens Brigitte Hamann, John Toland et Ralph G. Reuth en font une description qui ne donne aucun crédit à l'hypothèse d'un « antisémitisme précoce ».

Le médecin de sa mère

Certains ont supposé qu'il se met à haïr les juifs parce qu'il est déçu du traitement que le docteur juif Bloch prodige à sa mère.

Faux. Il n'avait aucun reproche à faire au Dr Bloch même s'il fut impuissant à empêcher le décès de sa mère d'un cancer alors qu'il avait 17 ans. Il ne se plaignit jamais des soins du Dr Bloch et garda, par la suite, une bonne relation avec lui.

Le Dr Bloch fut surpris et choqué lorsqu'il découvrit, en 1922, l'antisémitisme du fils de son ancienne patiente.

Le Dr Bloch et sa fille témoignèrent après la guerre que le dictateur les avait mis à l'abri des persécutions antisémites. Après l'*Anschluss* (annexion de l'Autriche), il demanda à la Gestapo de protéger le Dr Bloch et sa famille. Ils furent les seuls juifs à bénéficier d'un tel traitement.

Bloch et sa famille émigrèrent aux États-Unis en 1940 avec tout leur patrimoine. Le Dr Bloch décéda à l'âge de 73 ans, en 1945 dans le Bronx d'un cancer de l'estomac, un mois après le suicide de son protecteur.

Wagner et Mahler

Sa passion de jeunesse pour l’opéra compensa son manque d’éducation formelle. Il dépensa tout le patrimoine qu’il avait hérité de sa mère en billets d’entrée à l’opéra.

L’opéra lui tint lieu de baccalauréat et collège. Il y apprit à capter l’attention du public, à parler fort -à l’époque il n’existait ni microphones ni haut-parleurs-, à susciter des émotions...

Bien qu’il aimât davantage l’opérette que l’opéra, il les affectionnait tous les deux pour peu qu’ils soient allemands. D’après les mémoires de Kubicek, son seul ami à Vienne, à choisir entre un opéra français ou italien et un opéra composé par un Juif allemand, il préférerait l'opéra composé par le Juif, lui avait confié le futur dictateur.

Une fois obtenu le succès absolu, Wagner oublie son antisémitisme et choisit le juif Gustav Mahler comme son chef d’orchestre. En 1908, alors que le futur dictateur pouvait encore s’offrir les billets d’opéra, un mouvement de rejet antisémite fut lancé contre Mahler. À cette occasion, il affirma que Mahler était le meilleur chef d’orchestre pour les œuvres de Wagner et également exprima son admiration pour d’autres compositeurs juifs, dont Mendelssohn et Offenbach.

Le peintre raté

Dans sa précaire carrière de peintre, il vendit très peu de tableaux, la plupart de ces tableaux rares furent vendus par des intermédiaires juifs, dont les marchands de cadres Jakob Altenberg et Samuel Morgenstern (Longerich / Ulrich). Il préférait vendre ses tableaux à des commerçants juifs.

Dans le foyer pour des jeunes sans-abri où il séjourna, il devint ami avec un colocataire juif, Josef Neumann, un nettoyeur de cuivre, âgé 31, qui l'aida à vendre ses tableaux (Ulrich).

D'après Hamann, il avait de bons rapports avec de nombreux autres Juifs et bénéficiait d'aides d'institutions juives viennoises qui portaient assitance aux jeunes sans-abri.

Selon les mémoires de R. Hanisch, qui l'a rencontré dans l'un de ces refuges pour sans-abri en 1909 et s'est associé à lui, *« Il parlait beaucoup d'antisémitisme - et était très critique envers les idées antisémites et il s'exprimait assez positivement sur le judaïsme. »* (Longerich)

Les antisémites qui le connurent à cette époque le considéraient comme un philosémite et eurent du mal à comprendre sa radicale métamorphose de 1919.

Le soldat de la Grande Guerre

Il n'utilisa son fusil que très peu et au tout début de la guerre. Il devint rapidement une estafette dont la principale arme était la bicyclette. Il remplit très courageusement la tâche de porter les messages d'une tranchée à l'autre. Il était doué pour éviter les coups de feu et, contrairement à ce qu'il prétendit plus tard, n'a jamais dû vivre dans les tranchées mais dans le moins inconfortable quartier général du régiment: *« ... en tant qu'estafette (il occupait) un rôle spécial, qui distinguait clairement son " vécu de la guerre " de celui de la masse des soldats allemands : il n'a pas eu, comme des millions d'autres, à endurer les épreuves exténuantes de la vie des tranchées où sévissaient des maladies comme la dysenterie et le typhus, où en hiver on s'enfonça dans la boue et l'eau, où les poux et les rats et, en été, les multiples mouches tourmentaient les soldats… Dans les moments calmes de son service, il pouvait lire, dessiner et peindre, il gardait même un petit chien... »* (Longerich)

Le lieutenant de son régiment était un juif nommé Hugo Gutmann.
Le lieutenant Gutmann, fit le nécessaire pour lui décerner la Croix de fer de première classe. Il porta toujours porté cette décoration avec fierté jusqu'au jour de son suicide. Gutmann étant satisfait de ses services d'estafette, tenta à plusieurs reprises de le promouvoir. Ses supérieurs refusèrent cette proposition, malgré l'insistance du lieutenant, et toujours pour la même raison: Il n'avait aucun charisme (!) et ses camarades ne le respectaient pas. D'après le témoignage de F. Wiedemann, aide de camp à l'époque, *« son attitude était négligente, sa tête légèrement penchée sur son épaule gauche, ses réponses étaient tout sauf militaires, il n'avait pas ce qu'il fallait pour être plus qu'un simple soldat »* (Longerich)

En février 1919, Guttmann fut démobilisé et rejoignit les *Freikorps* (milices nationalistes) contre la République sous contrôle de l'extrême gauche. À l'automne 1933, Guttman continua de percevoir sa pension d'ancien combattant grâce à un décret du président Hindenburg qui protégeait les anciens combattants juifs des lois antisémites. Avec les lois de Nuremberg, Guttman perdit sa nationalité allemande en 1935 mais continua pourtant de percevoir sa pension d'ancien combattant grâce aux

nombreuses lettres qu'il envoya à son ancien soldat décoré, auxquelles celui-ci répondit, bien qu'à contrecœur. En 1938, Guttman fut arrêté par la Gestapo, mais rapidement libéré par des SS qui connaissaient ses liens avec leur Führer. En 1939, au début de l'invasion de la Pologne, Guttman et sa famille émigrèrent en Belgique. En 1940, peu avant l'occupation des Pays-Bas, ils émigrèrent à nouveau aux États-Unis. Il y mourut en 1962 à l'âge de 81 ans. Aux États-Unis, Guttman déclara que s'il avait soupçonné que son ancien subordonné était antisémite, il ne l'aurait jamais décoré ni tenté de le promouvoir.

En 1941, dans l'un de ses interminables monologues soporifiques, il diffama Gutmann en le traitant de *« lâche »*: *« Nous avions un juif dans le régiment, Gutmann, un lâche incomparable. Il portait la croix de fer. C'était scandaleux. »* (Ulrich)

Selon Weber : *« Rien ne prouve qu'il y ait eu des tensions entre (lui) et les soldats juifs de son régiment pendant la guerre. »*

De 1919 à son suicide

De la façon dont il devint homme politique et antisémite

Après la fin de la guerre son principal souci était de pouvoir rester dans l'armée. Son principal but était d'éviter, à tout prix, un retour à son existence de sans-abri d'avant-guerre. La caserne était le lieu où il se sentait chez lui et son comportement de soldat était celui d'un *« exécutant obéissant »* (Weber). *« Sans travail, ni famille, ni relations sociales, il risquait de retourner à l'existence précaire d'avant-guerre. »* (Ulrich)

Il ne prit presque aucune part aux événements politiques chaotiques de cette époque (novembre 1918-avril 1919) la soi-disant «Révolution allemande». Pourtant, les répercussions de ces événements constituèrent le socle sur lequel sa carrière sera bâtie.

En défenseur de la révolution socialiste

À lui qui, dans cette situation révolutionnaire était membre d'une unité de réserve, s'offraient trois options:

1. Être démobilisé et retourner à son existence de « chien errant » d'avant-guerre (Weber).
2. Rejoindre l'une des milices nationalistes volontaires qui combattait les Polonais et les bolcheviks russes à l'Est - ce que l'on pouvait espérer de une personne qui, plus tard, prétendit avec tant de véhémence avoir honni la révolution socialiste -.
3. Rester dans l'armée, et ainsi servir le nouveau régime révolutionnaire.

Il choisit cette dernière option pour des raisons matérielles : l'armée lui proportionna le gîte et couvert ainsi qu'une solde mensuelle de 40 marks (en 2021, 64 € -ppi 165 €-).

Il rejoignit ainsi le régiment d'infanterie que certains habitants de Munich appellent les *« soldats bolcheviks »* et défendit un régime qu'il devrait prétendre plus tard avoir toujours combattu.

Les soldats devaient défendre un régime de plus en plus exposé aux attaques antisémites, du fait que des juifs non-bavarois, dirigeaient la révolution. De nombreux juifs occupaient des postes ministériels et bien d'autres étaient employés par le gouvernement. Ainsi l'avait noté Rahel Straus:
« ... nous avons trouvé terrifiant le nombre de juifs qui soudainement occupaient des postes ministériels… Mais c'était encore pire à Munich ; il n'y avait pas seulement beaucoup de juifs parmi les dirigeants, mais encore plus parmi tous les employés que l'on croisait dans le siège du gouvernement. » (citée par Brenner).

En avril 1919, il fut élu délégué de son unité. Ce choix constitua un véritable tournant dans sa vie, jusqu'alors il n'était qu'un exécutant subordonné et se voyait pour la première fois confier une position de responsable.

Lui, qui n'avait jamais fait preuve de qualités de leader ni de désir de diriger auparavant, décida de se présenter comme délégué pour obtenir un poste qui empêcherait son licenciement imminent. Délégué de son unité était clairement un tel poste. Sa décision de s'y présenter comme candidat était intéressée et opportuniste.

Comme délégué d'unité, il était dans une position où il dût défendre le régime révolutionnaire. Il agit aussi comme intermédiaire entre le département de propagande de son régiment et le régime révolutionnaire. Il joua un rôle actif dans ce département et y prononça des discours en faveur du gouvernement. Selon Auer (cité par Weber), il fût considéré comme un militant du Parti Socialiste dans les cercles du département de la propagande et se fit passer pour tel, mais n'était pas membre du parti. Selon Heiden (1936, p. 83) *« A Munich, pendant la République révolutionnaire, il défendit le gouvernement social-démocrate avec ses camarades et participa aux débats animés en faveur des sociaux-démocrates et contre le Parti communiste. »*

Durant les quatre semaines que la République Soviétique exista, lui et son régiment portèrent le bracelet rouge, mais restèrent en dehors de la guerre

civile entre les armées rouge et blanche. Les deux camps leur en voulurent de cette neutralité.

Le grand retournement de veste

À la suite de l'anéantissement de la République Soviétique, les autorités militaires renvoyèrent rapidement la plupart des soldats de l'armée bavaroise. Dans cette nouvelle situation contre-révolutionnaire, sa position de délégué de l'unité ne pouvait que lui nuire, il devait de toute urgence agir pour éviter son limogeage et son arrestation en tant que dirigeant de gauche. Dans cette situation périlleuse il décida d’offrir ses services aux nouveaux dirigeants en tant qu'indicateur. Cette nouvelle activité avait deux objectifs :

1. Il n'avait pas à se justifier de son comportement politique pendant la République Soviétique.
2. Il pouvait rester dans l'armée et échapper à un avenir incertain.

Comme indicateur, il témoigna contre plusieurs de ses camarades de régiment qui l'avaient élu un mois plus tôt comme délégué. Il n'était pas seul dans cette brusque conversion. Après la chute de la République Soviétique, Munich grouillait de révolutionnaires repentis. Plusieurs anciens soldats de l'Armée rouge rejoignirent les *Freikorps* (milices contre-révolutionnaires).

En plus de réaliser ses besognes d’indicateur, il dut participer à un cours de propagande du « Service de l'information, de la clarification et de la presse ». Cela lui fournit, pour la première fois, une éducation politique formelle. Le thème central des conférences était le rejet du bolchevisme. Ces cours constituèrent le point de départ de sa politisation et de sa radicalisation.

Il devint antisémite au meilleur moment et au meilleur endroit pour où l’antisémitisme était l’atout suprême pour un politicien. Le Munich post-révolutionnaire de 1919 était la « capitale mondiale de l'antisémitisme ». Dans cette ville, l’hystérie antisémite collective et l’ambiance de pogrom étaient à leur zénith. ("Conditions idéales" Ulrich / Brenner)

Comme tout politicien doué, il était opportuniste et pragmatique. Par opportunisme et par intérêt, il devint un politicien et un antisémite dans le Munich chaotique de 1919, où régnait une hystérie antisémite collective, au meilleur moment et au meilleur endroit, alors que la demande de rhétoriciens et d'agitateurs antisémites était au sommet.

(Voir en annexe pour les détails sur contexte historique de l'hystérie antisémite collective de Munich en 1919).

Quelques entorses à ses « principes » antisémites

"Qui est un Koulak ?
Un Koulak est celui que je décide qu'il est un Koulak."
Staline

Le philosophe israélien Y. Leibowitz pensait que le Führer était un homme de principes dans le sens où il agissait de manière cohérente et stricte, conforme à ses valeurs, en particulier en ce qui concernait son antisémitisme.

Cette « cohérence » appartenait qu'à son **personnage**, mis en scène, non pas à sa **personne** réelle.

Voici quelques exemples de la manière capricieuse et arbitraire dont il traitait la « question juive » et la « pureté raciale »:

- Il interdit la musique de Felix Mendelssohn et exaltait celle de Johann Strauss, alors que ce dernier avait aussi des origines juives.

- Il fournit des milliers de ***certificats d'aryanité*** à des officiers et soldats d'origine juive, dont deux maréchaux de campagne et quinze généraux. Environ 150 000 Juifs métises se trouvaient dans la Wehrmacht et le dictateur le savait. (Rigg).

- Son hypocondrie étant plus forte que son antisémitisme, il prit ainsi sous sa protection le docteur juif Dr. Otto Heinrich Warburg (prix Nobel 1931 pour ses recherches en oncologie), qui put pratiquer à Berlin, sans aucune restriction, afin de le tenir à sa disposition au cas où.

La « solution finale »

Y. Leibowitz avait raison d’affirmer que la Shoah n'était pas dans la tradition de l'antisémitisme allemand.

Pour ne citer que deux des principaux idéologues de l'antisémitisme allemand, on peut évoquer le théologien raté Paul Lagarde et Dietrich Ekhard, l'écrivain médiocre et mentor du futur dictateur.

Lagarde croyait que les Juifs devaient être forcés à se convertir au christianisme et que ceux qui refusaient devaient être déportés à Madagascar -c'était son idée originale-.

Ekhard, considérait les Juifs comme une race qui ne peut pas être changée ou sauvée par la conversion, tout en croyant que les Juifs étaient un *« mal nécessaire »* (notwendiger Übel) dont la civilisation aurait encore besoin pour **les 2 ou 3 000 prochaines années** (!).

Beaucoup d'Allemands, sinon la majorité, étaient des « éliminationnistes » (Goldhagen), mais élimination ne signifiait pas extermination. L'idée de l'élimination était qu'il ne devrait plus y avoir de Juifs en Allemagne (pendant la guerre, les nazis ont étendu cela à l'Europe et plus tard au monde) mais cela ne voulait pas dire qu'ils devaient être assassinés. Ainsi, le Troisième Reich n'autorisait que les organisations sionistes dans la communauté juive, parce que ces organisations étaient aussi « éliminationnistes » dans le sens où elles préconisaient que tous les Juifs devraient quitter l'Allemagne pour la Palestine.

L'idée de l'extermination des ennemis a été promue par Ludendorf (le même qui a dirigé le tristement célèbre Putsch de la brasserie de 1923 à Munich) dans un livre publié en 1935 sous le titre « La guerre totale ». Pour Ludendorf, l'idée de vaincre l'ennemi manquait d’ambition, toute la population du pays de l'ennemi vaincu devait être anéantie.

Peu de temps avant que la « solution finale » ne soit décidée, le plan « Barbarossa » pour envahir l'URSS prévoyait de tuer par la faim toute la population urbaine soviétique, soit **plus de 20 millions de personnes** (Tooze, Stahel). Contrairement à la « solution finale » tenue secrète, tous les officiels de haut rang de la Wehrmacht étaiet au courant de ce plan d'extermination et personne ne s'y est opposé.

La logique de l’antisémitisme nazi

Le nazisme est considéré à tort comme une forme de fascisme. Cette confusion est en partie due au fait que nazis et fascistes étaient alliés pendant la guerre, mais elle est surtout due au fait que la propagande stalinienne a voulu cacher les aspects socialistes du nazisme.

En fait, au lieu d’une forme de fascisme, le nazisme était une forme de socialisme.

Contrairement au nazisme, le fascisme était en faveur de la religion, la monarchie, la noblesse et le capitalisme.

Ce tableau résume les points en commun et les divergences entre nazisme, communisme et fascisme:

	Fascisme	Nazisme	Communisme
Internacionalisme	contre	contre	pour
Pacifisme	contre	contre	pour
Révolution	contre	pour	pour
Racisme	contre	pour	contre
Société sans clases	contre	pour	pour
Monarchie	pour	contre	contre
Religion	pour	contre	contre
Capitalisme	pour	contre	contre
Démocratie	contre	contre	contre

Le national-socialisme, en tant que courant politique, est apparu en Autriche et en Angleterre, avant d'être adopté en Allemagne.

Les nationaux-socialistes étaient contre l'internationalisme, donc contre le marxisme et le catholicisme. Le national-socialisme allemand a remplacé la lutte de classe marxiste contre la bourgeoisie par une lutte de race contre les juifs.

Tout comme l'expropriation de la bourgeoisie conduirait à un paradis socialiste, l'expropriation des juifs conduirait à une nouvelle Allemagne qui garantirait le bien-être à tous les membres de la race aryenne.

Comme l'historien Götz Aly l'a montré de manière convaincante, les Allemands, plus qu'hypnotisés ou séduits, ont été soudoyés par les politiques sociales populistes et socialistes du régime nazi. L'expropriation des Juifs devait financer ces politiques. Certaines ont eu un effet immédiat : en licenciant les Juifs de tous les postes publics, de nombreux emplois ont été libérés pour les Aryens qui ont logiquement commencé à apprécier les avantages de l'antisémitisme. D'autres « aryanisations », des universités, des orchestres, des professions, de l'immobilier, des industries, des banques, etc., et des expropriations ont eu le même effet.

Cette logique économique a été poursuivie jusqu'à sa fin, mais n'a pas pu couvrir les besoins financiers beaucoup plus importants de ce régime criminel.

Tous les antisémites surestiment la fortune des Juifs, mais sous le régime nazi cette surestimation atteint des niveaux délirants.

Le fait est qu'après 5 ans de dépenses socialistes populistes, le régime nazi ne voyait pas d'autre moyen de couvrir ses déficits que par la guerre et la spoliation des vaincus. (Aly, Tooze)

Sa rationalisation délirante de la « solution finale »

Après la défaite de la France en juin 1940, le Führer espère que la guerre est finie. Mussolini, Chamberlain et Lord Halifax avaient déjà bien concocté un accord de paix entre le Royaume-Uni et l'Allemagne. Mais Churchill, qui est devenu Premier ministre à l'époque (où personne d'autre ne voulait ce poste dans une situation aussi désastreuse) a promis de se battre jusqu'au bout et a déclaré qu'il ne se satisferait de rien de moins que la destruction du régime nazi.

La seule explication que le Führer pouvait se donner était que les Juifs étaient derrière Churchill, en effet, Churchill était un enthousiaste philosémite (Gilbert). De même qu'il trouva dans les Juifs l'explication du comportement de Churchill, il en fit autant avec les Juifs derrière Staline et derrière Roosevelt. Les seuls ennemis véritables étaient les Juifs, les autres acteurs hostiles n'étaient que leurs marionnettes.

Dans son esprit délirant et sous l'emprise de drogues psychotropes (voir la section suivante sur sa toxicomanie), tous les Juifs, tous, constituent une seule entité hostile.

Goebbels, dans son journal 13 mai 1943, a écrit ce que son maître lui a dit sur les Juifs :

« Le Führer pense que les Protocoles des Sages de Sion sont absolument authentiques. Personne ne pouvait décrire l'aspiration des Juifs pour la domination du monde aussi exactement que les Juifs eux-mêmes la ressentent. Le Führer pense que les Juifs n'ont pas besoin d'agir en suivant un programme ; ils sont guidés par leur instinct racial, comme ils l'ont montré tout au long de leur histoire… Les Juifs sont les mêmes partout dans le monde. Qu'ils soient dans un misérable ghetto de l'Est ou dans les somptueuses banques de la City (de Londres) ou de Wall Street, ils poursuivent les mêmes objectifs et, sans avoir besoin de s'entendre, utilisent les mêmes moyens…
Cela ne tient pas à leur vouloir mais à leur disposition raciale. Il n'y a donc aucun espoir de ramener les Juifs dans le cercle de l'humanité

civilisée par un châtiment extraordinaire. Ils resteront Juifs pour toujours, tout comme nous sommes pour toujours membres de la race aryenne. »

Il va sans dire, que Goebbels trouvait ces propos absolument géniaux.

Toxicomanie

Alors que le **Destin de l'Allemagne** et la **Conspiration Juive Mondiale** étaient la principale préoccupation de son **personnage**, sa **personne** avait des soucis beaucoup plus terre-à-terre, notamment ses très abondantes flatulences, provoquées peut-être par son régime végétarien, riche en pois et haricots secs.

Il était fort contrarié par cette inconfortable propension, qui ne cadrait pas du tout avec le personnage qu'il s'était forgé avec l'habilité d'un grand architecte. De nombreux hommes politiques, diplomates et traducteurs qui l'ont rencontré ont déclaré qu'il avait les manières polies d'un majordome viennois.

Son lutte incessante le contrôle de cette fonction intestinale explique pourquoi dans ses portraits, il a l'air constipé, voire carrément fâché.

La rétention devenant de plus en plus difficile, il a eu la chance de trouver en 1936 dans le Dr Morrell, le rédempteur qui le sauvera de ses angoisses digestives. Le Dr Morell puait comme un putois, car il croyait que se laver était malsain et il s'en dispensait consciencieusement.

Morell a guéri le problème des flatulences à un prix élevé pour la santé de son patient: il lui faisait prendre 90 médicaments différents, dont 27 par jour. Il prenait notamment de généreuses doses de cocaïne et méthamphétamine quotidiennement.

Il a pris ces drogues sans interruption de 1936 jusqu'à son suicide en 1945. La consommation quotidienne de ces médicaments va provoquer une maladie de Parkinson iatrogène chronique et évolutive qui le fera paraître à la fin de sa vie, 20 ans plus âgé qu'il ne l'était.

Savoir dans quelle mesure cette consommation chronique de substances psychotropes puissantes a affecté son intellect et son comportement peut être un sujet de débat entre ceux qui n'ont aucune expérience personnelle dans la consommation de ce type de drogues, tendant à minimiser leur impact et les autres. Avec ou sans expérience personnelle, l'ambassadeur du Japon, qui le rencontrait souvent, a informé à Tokyo que le dictateur était en permanence surexcité et qu'il ne fallait pas se fier à son jugement.

Opportunisme et Conviction

On a tendance à opposer l’opportunisme à la conviction. On donne à l’opportunisme une connotation négative, on le considère comme cynique, égoïste, hypocrite, faux... tandis que la conviction a des connotations positives, elle est authentique, vraie, sincère.

Or opportunisme et conviction font très bon ménage. L’opportunisme, quand il est réussi, mène à la conviction: Les bons politiques croient en leurs principes, les bons vendeurs croient aux vertus de leurs produits, les bons acteurs croient en leurs personnages.

Le fait de croire dans en ce qu’on fait et dit est d’une importance capitale quand on veut convaincre les autres. C’est ce qu’enseigna Stanislavski à ses élèves de l’Actors Studio de New York.

Le dictateur sut profiter des opportunités, il sut détecter lesquels de ses propos étaient les plus applaudis et ces applaudissements l'amenaient à devenir de plus en plus enthousiaste et amoureux des idées qui communiquait. Cela ne l'empêchait pas d'être cynique et menteur, mais la plupart de ses croyances terribles, hideuses et morbides étaient sincères.

Annexe: La participation Juifs aux « Révolutions allemandes »

Les bolcheviks les plus en vue et les plus visibles étaient en grande majorité des Juifs. 4 des 7 membres du Politburo du Comité central qui ont réalisé le coup d'État de 1917, rebaptisé Révolution, étaient juifs.

Dans le gouvernement de la République soviétique hongroise, qui dura du 21 mars au 1er août 1919, 12 des 19 ministres étaient juifs.

En Bavière, un an après le putsch bolchevique en Russie, Kurt Eisner un journaliste et critique d'art juif et Berlinois a proclamé la « République populaire de Bavière », qui, sans effusion de sang, a poussé à l'exil les Wittelsbacher, une dynastie royale catholique qui régnait depuis sept siècles, et abolit la monarchie.

Du jour au lendemain, tout est devenu rouge : *« Le rouge est devenu la couleur prédominante dans les rues. Des drapeaux rouges flottent dans la tour de la cathédrale et à l'hôtel de ville, des affiches rouges informent la population que les nouveaux dirigeants ont déclaré la dynastie des Wittelsbach destituée, les innombrables gardes militaires portent des brassards rouges, des drapeaux rouges et des étendards marquent les voitures militaires, même les chevaux des gardes portez une coiffe rouge. »* (Hoffmiler cité par Brenner)

Un homme sans charisme est à l'origine de tout cela. Voici la description d'Eisner par Viktor Klemperer: *« Un petit homme délicat, frêle et crochu. Le crâne chauve manque de dimensions imposantes, les cheveux d'un gris sale pendent sur la nuque, la barbe pleine rougeâtre vire au gris sale, les yeux lourds paraissent gris nuageux à travers des lunettes. Rien de génial, rien de remarquable, rien d'héroïque ne peut être découvert dans l'ensemble sa figure, une personne usée médiocre, à qui je donnerais au moins 65 ans, bien qu'il soit encore dans la cinquantaine. »* (cité par Brenner)

On peut facilement imaginer l'énormité indignation et de la colère que Eisner a provoqué parmi la noblesse bavaroise, les officiers, la bourgeoisie et la classe moyenne.

À la surprise de personne, Eisner a été assassiné en février 1919, cent jours après son arrivée au pouvoir. Beaucoup ont applaudi ce meurtre, d'autres, comme les bolcheviks, voulaient profiter de l'occasion pour radicaliser la révolution et détruire la bourgeoisie dans une guerre civile sans merci.

En réaction à cet assassinat, trois professeurs de littérature et anarcho-syndicalistes - dans un tel chaos, rien de mieux que mettre des anarchistes aux manettes -, Ernst Toller, Erich Mühsam et Gustav Landauer, tous trois juifs et ce dernier, né en Galizia, prirent le pouvoir à Munich et y déclarèrent une « République soviétique » dirigée par la dictature. du prolétariat et rebaptisèrent l'armée bavaroise en « Armée rouge ».

Suite au massacre de 40 soldats de l'armée rouge par les Freikorps (milices contre-révolutionnaires), le triumvirat de littéraires décide de faire arrêter et de massacrer la plus notable des familles nobles de Bavière. Après cet incident horrible, la république a fait long feu, et une république plus radicale - si une telle chose est imaginable - et de courte durée a été mise en place par deux communistes juifs Tobias Axelrod et Eugen Leviné, ce dernier, né en Russie.

Ailleurs en Allemagne, l'image des Juifs n'était pas meilleure. Des nombreuses tentatives de révolution prolétaire ont été menées par Rosa Luxemburg qui, par ailleurs, avait tout pour plaire aux milieux conservateurs et bourgeois: C'était une femme, étrangère, polonaise, juive et boiteuse et elle avait de nombreux amants.

Il n'est pas surprenant que de nombreux habitants de Munich pensèrent que la révolution était principalement une entreprise juive, malgré le fait que les Juifs de Munich n'ont pas pris part aux révolutions et qu'il y avait beaucoup plus de Juifs dans la milice contre-révolutionnaire Freikorps (comme Hugo Guttman) que du côté révolutionnaire. Même l'individu qu'assassina Eisner avait des origines juives. Mais aucun des nombreux Juifs des Freikorps n'a atteint des positions proéminentes, car les Allemands conservateurs étaient farouchement antisémites et n'auraient jamais accepté des dirigeants Juifs.

Sources

Aly, G. (2005) **Hitlers Volksstaat. Raub, Rassenkrieg und nationaler Sozialismus.**, Fischer

Bowlby, J. (1951) **Maternal care and mental health.**, WHO

Brenner, M. (2019) **Der lange Schatten der Revolution**, Suhrkamp

Gilbert, M. (2007) **Churchill and the Jews**, Macmillan

Goldhagen , D.J. (1996) **Hitler's Willing Executioners**, Alfred A. Knopf

Hamann, B. (1996) **Hitlers Wien**, Piper

Longerich, P. (2015) **Hitler**, Siedler

Matussek, P., Matussex, P. Mabach, J. (2000) **Hitler: Karriere eines Wahns.** Herbig

Neumann, H-J, Eberle, H. (2009) **War Hitler krank?**, Bastai Lübe

Ohler, N. (2015) **Der totale Rausch: Drogen im Dritten Reich**, Kiepenheuer & Witsch

Rayback, T. (2008) **Hitler's private library**, Vintage

Redlich, F. (1998) **Hitler: Diagnosis of a destructive prophet.**, Oxford University Press.

Reuth, G.R., (2009) **Hitlers Judenhass: Klischee und Wirlichkeit**., Piper

Rigg, B.M. (2002) **Hitler's Jewish Soldiers**, University Press of Kansas

Sieg, U, (2007) **Deutchlands Prophet**, Hanser

Slezkine, Y. (2004) **The Jewish Century**., Princenton,

Spitz, R., (1945) **Hospitalism: An Inquiry into the Genesis of Psychiatric Conditions in Early Childhood**

Stahl, D. (2009) **Operation Barbarossa and Germany's Defeat in the East**, Cambridge Military Histories

Toland, J., (1976) **Adolf Hitler: The Definitive Biography**, Doubleday

Tooze, A. (2006) **The wages of destruction.**, Random House

Ulrich, V. (2013) **Adolf Hitler. Biographie, Band 1**, Fisher

Weber, T., (2016) **Wie Adolf Hitler zum Nazi wurde**, Propyläen